

# Bône, ma maladie<sup>(2)</sup>

L'arrivée à Korbous se fait en pleine nuit. La route, étroite et sinueuse, s'enfonce dans cette grosse patte tendue vers la Sicile, terre de contrastes ouverte aux quatre vents qui la fouettent de tous les côtés. Un dernier virage et on plonge dans la petite cité mal éclairée. L'hôtel où nous descendons est un établissement de bonne tenue, avec pièces aérées et spacieuses, petit-déjeuner servi en chambre et restaurant prestigieux aux plats concoctés par un chef français. Le petit matin nous permet de découvrir le coquet village blanc tourné vers la mer. Beaucoup de maisons à louer. Korbous était une station thermale en vogue et l'on y venait de partout pour différentes cures. On comptait à l'époque sept stations ou «sources» qui allaient du hammam d'eau chaude sulfureuse naturelle à un simple filet d'eau qui avait des qualités laxatives telles qu'il fallait courir pour aller se soulager dans les ruines d'une maison située de l'autre côté de la route !

Le café qui fait presque face à l'hôtel est vide. La saison estivale n'a pas commencé et les visiteurs sont rares. Le car arrive. Il traîne une remorque remplie de pain que l'on a pris soin de protéger des rayons du soleil et de la poussière. Il n'y a pas de boulangerie ici. Il y a un seul magasin d'alimentation générale. Mon père me confie à des parents que l'on avait trouvés par hasard. Ils habitaient la grosse villa mitoyenne de l'hôtel. Tante khadidja me prépare des frites et je fais attention à ne pas les laisser tomber par terre. Elle me confie à ses filles, des beautés qui faisaient se retourner les hommes sur leur passage. Elles m'emmèneront à la «Zerziha», grosse pierre polie, accrochée au flanc d'une colline, sur laquelle on glissait. Aussitôt parvenus en bas, nous grimpons pour une autre descente folle. Tourbillon des sens. Plaisirs de l'enfance. On glisse, on court, on se cache, on se cherche, on tombe, on se relève. Et l'appétit qui galope. On finit devant une «ojja» ou un plat fumant de spaghettis, à la bonne tomate du Cap Bon préparés par tata Khadidja qui excellait aussi dans le poisson. Bien plus tard, quand elle fut vieille, je la

revis à Oum T'boul. Mon ami Kheiredine Ameyar m'accompagnait pour son voyage initiatique dans l'Est algérien et je m'étais efforcé de lui faire connaître cette région qui n'avait pas ses faveurs au départ. Algérois jusqu'au bout des ongles, il nous traitait amicalement de «Galoufas» (paysans) mais, après une dizaine de jours dans les villes et les campagnes de l'Est, il en revint métamorphosé. A Oum T'boul, nous fîmes une halte chez tonton Brahim et tata Khadidja. Le sujet tourna autour du gibier local et Kheiredine, qui était un fin connaisseur grâce à son immense culture générale, aborda le sujet des cols verts. Tonton Brahim se leva et revint avec trois pièces qu'il venait de chasser le matin même. Ils finiront dans nos plats, après que les mains expertes de tata Khadidja les eurent marinées et rôties au four. Un délice...

Mon père se sentait plus libre depuis qu'il m'avait confié à la famille Kadri, des parents à ma mère. Il pouvait recevoir ses amis, faire la promenade, aller au hammam, picoler le soir au bar du coin, sans que ma présence ne soit un fardeau. Le soir, nous nous retrouvions dans la chambre. Parfois, je passais la nuit chez les Kadri. C'était plus amusant que l'hôtel.

Les jours passent. L'été arrive avec ses drôles de visiteurs qui débarquent, en masse, qui en car, qui en voiture, qui en moto... La cité s'anime et veille tard. Mon père recevait régulièrement des mandats envoyés par son associé, le célèbre Bechichi qui était l'homme le plus riche de la région. Il travaillait nos terres et le contrat qui le liait à mon père était du type association. Les risques étaient partagés. On pratiquait aussi le système de location, mais là, le propriétaire des terres ne prenait aucun risque. Celui qui travaille les terres louées si...

Un soir, un agent de l'hôtel vint en courant annoncer à mon père que sa famille était là. Nous étions en train de dîner et mon pauvre papa fut interloqué : «quoi, quelle famille ?

- La vôtre ! Vos deux épouses et vos filles. Il y a un vieux qui se dit l'époux de votre sœur...

- Mais où sont-ils ?

- Au café !»

Nous courons vers l'établissement qui ne se trouvait pas loin de l'hôtel. Voir mes «deux» mères attablées, en train de siroter un grenadine à l'eau me fit rire d'abord. Mon père était furieux. Son beau-frère lui expliqua la situation : «Si Joudi, tu sais qu'il est impossible que tu retournes en Algérie. La situation est extrêmement difficile. Ils vont construire une barrière de barbelés qui passe par ta ferme. Il y aura les mines, des patrouilles, des miradors, des blindés, des fortifications... Nous avons choisi de passer rapidement avant que ça devienne mission impossible. Nous avons parcouru de longues distances à pied. Les filles sont harassées.»

Mes deux sœurs sont là, pâles après tant d'efforts. Elles ont les lèvres rouges par la grenadine. L'envie de rire me reprend encore, mais la colère de mon père me fait changer d'avis.

Retour à l'hôtel. Une autre chambre est réservée. La nuit sera calme. Au petit matin, ma mère découvre le petit-déjeuner servi en chariot, juste devant le lit. Plus tard, elle sautera dans la terrasse d'à-côté pour faire sécher le linge qu'elle venait de laver. La découvrant en train de remonter par la fenêtre, mon père l'engueulera, lui faisant découvrir les «règles» de l'hôtellerie : on ne fait pas le ménage, on ne lave pas le linge, on ne risque pas sa vie en sautant dans une terrasse qui ne dépend pas de la chambre. Il y a des femmes de ménage. Il y a aussi un service qui s'occupe du linge sale...

L'été passe. Mes sœurs se passionnent pour la «Zerziha» et même ma mère se met à glisser, mais il faut savoir garder son équilibre à la fin de la course. Mon père pense qu'il faut quitter l'hôtel et chercher quelque chose de grand. Il finira par choisir une maison de maître, immense, qui domine le village et que tout le monde connaît sous l'appellation «Villa Carpentier». C'est une demeure de charme, dans le plus pur style Riviera, avec une vue imprenable sur le large qu'elle domine du haut d'une falaise. Son style mauresque et sa situation privilégiée attirent les touristes. Les dimanches, mes «deux» mères, harcelées par les visiteurs étrangers, expliquent en un français



Par Maâmar FARAH  
farahmadaure@gmail.com

douteux que leur mari est parti avec les clefs et que c'est un Algérien pur et dur qui n'aime pas que des hommes s'approchent de sa maison. Ça faisait mouche. L'intérieur est une succession de halls et de pièces revêtues de marbre, peuplées de statues romaines et de colonnes ciselées par des mains d'artistes émérites. La boiserie, finement travaillée, s'inspirait des demeures seigneuriales ottomanes alors que le fer forgé, de pure tradition tunisoise barrait de larges fenêtres ouvertes sur le bleu de la mer. Inutile de préciser que la céramique traditionnelle de Nabeul agrémentait le tout de sa note de gaieté et de douceur. Mais cette villa était aussi un cauchemar pour moi et mes sœurs. M. Carpentier y était enterré, au beau milieu d'un jardin luxuriant... Elle a failli être aussi un autre cauchemar quand le va-et-vient des moudjahidine, gars du MALG, membres du GPRA, alerta les services secrets français. Nous recevions beaucoup de monde et cela avait fini par intriguer. Un jour, la vue d'un navire de guerre français, juste en face de la villa, finit par décider mon père. On quitte les lieux. Direction Radès : là-bas, il y a des écoles...

M. F.  
(A suivre)

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail :  
[info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
[@hakimlaalam](mailto:@hakimlaalam)



## Jamais sans mon éponge !

Lors de sa visite en Algérie, Raoul Castro a été reçu par Abdekka. Et alors ? Et alors rien ! Faut juste...

... mettre au courant Abdekka !

Il paraît que Bensalah ne veut pas «jeter l'éponge» face à cette quasi-certitude, son remplacement par Ouyahia. Ne peuvent être étonnés par cette information que ceux qui ne connaissent pas nos mœurs très particulières en matière de jets d'éponges. Attention ! L'éponge algérienne n'est pas objet banal. Ce n'est pas un peu de mousse agglomérée en carré ou en rectangle et dont on peut faire un usage multiple, le plus courant étant de laver, avec, la vaisselle sale. Dans nos us et coutumes, l'éponge algérienne est sacrée. Oui, vous avez bien lu «SACRÉE» ! Même après usage, même usé, même tombant en lambeaux, un Algérien à qui on a confié une éponge ne la jette jamais. Au risque de provoquer 14 ans de malheur. Et oui ! Dans notre mythologie, le jetage d'éponges, c'est la double peine par rapport au cassage de miroirs, 14 ans au lieu de 7 ! Et lorsqu'on me dit que Bensalah ne veut pas jeter l'éponge, je le comprends parfaitement. Si Abdelkader est un homme respectueux des usages. Il se conforme en tous points à la pratique canonisée par le système. Son éponge, il ne le jette pas. Si effectivement on lui demande de vider son bureau au RND pour y laisser s'installer H'mimed, il va le vider, mais en prenant soin de récupérer quasi religieu-

sement son éponge, de l'envelopper dans du papier journal, de préférence *El Moudjahid*, de l'emmener chez lui et de la cacher au fond d'un coffre. C'est cela le destin fabuleux de l'éponge algérienne. Ses détenteurs savent qu'un jour ou l'autre, on leur demandera de revenir, munis de leurs anciennes éponges, comme d'un sésame, d'un badge permettant l'accès, et surtout le ré-access ! D'ailleurs, je prends d'ores et déjà le pari. H'mimed lorsqu'il va revenir à la tête du RND aura dans son fameux cartable en cuir son éponge à lui. Parfaitement conservée. Meticuleusement préservée des ravages du temps et des envies. Oui ! Oui ! Et trois fois oui ! Je vous le concède, nous avons de drôles de mœurs. Nous élevons au rang de divinité un morceau de mousse à 10 dinars l'unité. Nous lui consacrons des rites, des prières et nous lui offrons les meilleures niches douillettes et super sécurisées, nos coffres-forts. Ne pensez pas qu'il s'agit là juste de pratiques païennes ou de gri-gri pour sous-dév'. Non ! Derrière l'éponge se cache l'essence même du système. Décortiquez l'éponge et vous aurez compris comment ce régime fonctionne. Passez l'éponge à la vivisection et vous en saurez plus que mille analyses savantes sur le régime algérien. Enfin, c'est ce qui se dit. Parce que moi, j'ai essayé d'entrer dans le cœur de l'éponge, et j'en suis sorti ivre. Tellement rond que je n'ai trouvé d'autre moyen de dessouler que de fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.